

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT
POUR LYON

Six mois. 6 f. » c.
Trois mois. 3 50
1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 15 Septembre 1860.

GRAND-THÉÂTRE.

De temps à autre un rêveur, un songe-creux, trouvant que cet univers a duré assez de siècles, se met en tête que l'heure de l'Apocalypse est venue, et la fin du monde est alors prédite. Il faut avouer que ces prophètes de malheur ont beau jeu; l'été s'est trouvé escamoté, et le printemps pluvieux a pu donner la main à une automne transie, sans être gêné par le soleil. On nous dirait que tout est prêt pour un nouveau déluge et qu'il est temps de songer à l'Arche, que cette nouvelle ne surprendrait personne.

Aussi lorsque le vent aigre fait frissonner les feuilles des arbres, quand la pluie monotone enveloppe tout d'un même voile de tristesse et de deuil, peut-on s'étonner si les mêmes accidents qui font taire les oiseaux dans les bois, exercent leurs funestes influences sur les cordes trop délicates de la voix humaine? Les ténors n'en sont pas exempts, et l'affiche d'hier venait changer en désillusion l'espoir du public. — La représenta-

tion des *Huguenots*, annoncée depuis longtemps pour le troisième début de MM. Bovier-Lapierre, Ismaël et de M^{lle} Camille de Maësen, a été de nouveau retardée par indisposition de M. Lapierre.

En échange des *Huguenots*, nous avons eu le *Songe d'une Nuit d'été*, et, s'il faut en croire la foule nombreuse et parée qui était venue pour entendre la partition d'Ambroise Thomas, le public prenait gaiement son parti, et ses bravos témoignaient amplement à M. Achard et à M^{lle} Léontine de Maësen qu'il ne croyait pas avoir tout perdu au change.

Bien que par suite de l'indisposition de M. Lapierre, le répertoire de la semaine ait entièrement pesé sur l'opéra-comique, et que M. Achard ait déjà joué successivement *la Dame Blanche*, *le Postillon de Lonjumeau*, *Fra-Diavolo* et *Zampa*, rien dans la voix de cette artiste ne trahissait ni l'effort, ni la fatigue. M. Achard est un vaillant artiste dont on pourrait dire: *Vires acquirit eundo*.

M^{mes} L. de Maësen, Willème, Marchal et Quesnet secondent notre ténor léger de la manière que vous savez, et c'est tout dire.

Les divers opéras-comiques que nous venons

de citer, ont vu s'achever honorablement et sans protestation les débuts de MM. Filliol et Arquier. Dans *Zampa* comme dans *Bonsoir M. Pantalon*, M. Julien s'est fait remarquer par le talent qu'il a déployé dans les rôles qu'il y interprétait.

L'année théâtrale est à peine commencée, et déjà M. Justamant, notre infatigable et habile maître de ballet, nous donne un avant-goût des surprises qu'il nous ménage pour l'avenir. *Le Magicien*, tel est le titre d'une fantaisie dansante qui a fait son apparition mercredi dernier. L'idée première du scénario est sans doute empruntée à *Neriltha* ou à *Galathée*, mais M. Justamant est de l'avis de Molière, *il prend son bien où il le trouve*. — Nous sommes au cœur de la Chine, un enchanteur mêle dans une cornue le rire et les larmes, l'amour et la jalousie, la ruse et la bonté, un peu de tous les sentiments qui font de la femme un ange déchu qui se souvient des cieux; puis il chauffe l'appareil et quand les voiles qui cachaient aux regards l'opération mystérieuse sont enlevés, une sylphide jeune, belle, gracieuse et bondissante, s'éveille à une vie nouvelle. Malheureusement le magicien qui l'a créée pour lui

FEUILLETON.

ŒUVRES DE JÉRÔME COTON

Biographie des Acteurs qui ont illustré la scène
Lyonnaise.

M. PARENT.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

J'expliquai à M. Parent l'impossibilité dans laquelle se trouvait ma mère de me mettre à l'école, je lui racontai les malheurs qui nous étaient survenus, la longue maladie de mon père et sa mort, suites d'une blessure reçue pendant le siège de Lyon.

Dans le mois de septembre 1795, mon père fut blessé d'un éclat d'obus, au coin de la rue Écorchebœuf et de la place de la Préfecture. Il fut transporté à l'ambulance établie dans les anciens bâtiments de l'Observance, occupés actuellement par l'École vétérinaire. Cette blessure avait formé un abcès, qui n'avait pu disparaître malgré

les soins que lui prodiguèrent pendant quatorze ans les docteurs Oriol et Darmès.

Mon père avait été nommé par le général Prée, brigadier, pour diriger les travaux des redoutes de Saint-Irénée. On rétablissait nuit et jour ce que le canon de Dubois-Crancé détruisait à chacun de ses bombardements. Un de mes frères, âgé de seize ans, que je n'ai pas connu, fut tué à la sortie que firent les Lyonnais pour gagner Sainte-Foy et échapper à la famine qui commençait à se faire sentir. Mon grand-père fut tué quelques jours après au massacre de Limonest. Mais où vais-je? je m'écarte toujours de ma narration concernant M. Parent. Je la reprends.

M. Parent me donna de quoi acheter un *Principe* et une *Grammaire* de Lhomond, que j'ai toujours conservés comme de précieux souvenirs.

Je me mis à l'œuvre avec courage. Croirez-vous, mon cher lecteur, que j'ai appris à lire et à écrire en un mois et demi? L'ardeur que j'apportais à étudier était telle, que j'apprenais tout par cœur. Alors M. Parent me fit lire dans les œuvres de Régnard, prose très-difficile à ponctuer et à re-

tenir. Il en fut de même, je retenais tout.

M. Parent me fit ensuite lire dans la *Bible* et le *Nouveau Testament*; je puis dire, sans flatter M. Parent, que pour un comédien, il m'a toujours enseigné les principes de religion, comme symbole de toute chose et où la jeunesse puise de saines leçons. Mon bienfaiteur était tellement content de moi, qu'il me garda tout à fait chez lui, où je ne manquais de rien. Je faisais tout dans la maison, et je restais ainsi jusqu'à l'époque de son mariage; quand en viendra le moment j'en donnerai les détails.

Je ne puis cependant passer sous silence une anecdote amoureuse que j'ai surprise, puis après vue de mes deux yeux. M. Parent en fut le héros. Quoique j'atteignis à peine ma quinzième année, je commençais à comprendre ce qu'était l'amour.

Une femme de Lyon, une femme à la mode que l'on a connue sous le nom de la belle Elzire, surnommée *la Déesse du jour*, était recherchée par une foule d'amateurs, parmi lesquels on comptait plusieurs notables de la cité; mais parmi tous les adorateurs de ses charmes, elle n'a-

se voit frustré dans son attente, car l'arrêt du destin a décidé que Djé-li appartiendrait au premier homme sur lequel son regard tomberait. C'est Oue-loue, le neveu du magicien, qui, le premier paraît aux yeux de la Péri. — Fureurs et menaces du nécromancien, mais le destin l'ordonne, il faut pardonner, et si tout ne finit pas par des chansons, du moins tout se termine par une danse générale et le mariage de rigueur. — L'affiche ne disant pas quel est l'auteur de la musique, nous ne pouvons que constater qu'elle nous a paru vive et gaie au possible.

Les danses ont été, cela va de soi, réglées par M. Justamant. Tout l'honneur lui en est dû, et ce nouvel ouvrage peut prendre place à côté de *la Fête Villageoise* et des *Conscrits Espagnols*.

M^{lle} Dor a justifié amplement les bravos qui avaient salué sa rentrée. Légèreté aérienne, grâce et souplesse, intelligence profonde de l'art de mimer; elle réunit les qualités essentielles d'une première danseuse. A côté d'elle, on remarque une jeune fille qui, si les apparences ne sont pas trompeuses, hier encore n'était qu'un enfant, c'est M^{lle} Girod. Espérons que l'avenir ne trompera pas les espoirs du présent, et que M^{lle} Girod est sortie de la foule pour ne plus y rentrer.

M. Vincent, premier danseur noble, débutait dans le rôle de Oue-lou. Il y a reçu des marques non équivoques de la sympathie du public, qui font présager son admission.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

M. Levassor trône toujours en souverain sur notre scène, et le public s'empresse de venir lui faire l'hommage de ses bravos. — *Les Trois Di-*

vait pas rencontré un homme qui pût la fixer, quoiqu'elle parût l'être avec M. de F... qui avait en partie fait sa fortune. La belle Elzire possédait une fort belle campagne à Sainte-Foy et plus de deux cent mille francs en numéraire. Ce fut M. Parent qui dompta cette sirène insensible, malgré les trésors que chaque jour l'on mettait à ses pieds.

La *Déesse du jour* fut vaincue par le jeune hussard Christian de la *Fille-Hussard*, où, comme je l'ai déjà dit, Parent était magnifique. La belle Elzire disait à une de ses amies placée avec elle au parquet des Célestins : « Oh ! que ce Parent est donc bien, tiens, ma bonne amie, je crois que si j'avais le bonheur de lui plaire, je f... à la porte tous les damoiseaux vieux et jeunes pour un de ses regards. »

Ce sont là ses propres expressions. Elle s'adressait à la *Jolie Parfaite*, maîtresse en titre de M. de D... Celle-ci n'avait pas d'autre amant. Elle a toujours été fidèle à son protecteur.

JÉRÔME COTON.

(La suite au prochain numéro.)

manches, le Lait d'Anesse, Brelan de Troupiers, Endymion, La Nuit aux Soufflets, un Docteur en herbe, ont fourni à l'artiste parisien l'occasion de montrer son talent sur toutes ses faces. — Il serait fastidieux de faire ici l'éloge de ce talent; tout le monde est d'accord pour le louer, et nous ne pourrions que répéter ce que chacun en dit, et ce que nous avons dit nous-mêmes bien des fois de la prodigieuse facilité que possède M. Levassor de se transformer à volonté. — Oh ! l'heureux privilège qu'ont ces enfants gâtés de la nature; elle ne s'est pas contentée de leur donner le talent que l'étude n'a eu qu'à mûrir et compléter, il semble que voulant faire plus encore, elle les a doués d'une jeunesse éternelle. — Il y a longtemps déjà que Levassor a, pour la première fois, paru aux Célestins; il y a longtemps aussi qu'il y a raconté les étourdissantes excentricités du *Docteur en herbe*, et cependant hier dans ce rôle d'étudiant élevé au biberon de la chaumière et du Prado, jamais Levassor ne fut plus jeune et plus souple, jamais sa voix ne fut plus mordante. Cette pièce est peut-être son plus grand succès dans cette tournée. — Nous avons raison de dire peut-être, car nous oublions les éblouissants quiproquos et les fureurs désohilantes de *La Nuit aux soufflets*. — En cherchant bien, on trouverait certainement d'autres pièces où Levassor dépense en prodigue qui ne craint pas de se ruiner les trésors de son esprit, car avec cet artiste la dernière pièce que l'on voit semble toujours la meilleure.

Les représentations de M. Levassor alternent avec la marche du répertoire habituel. *Marie-Jeanne* nous a permis de revoir M^{me} Toscan dans un de ses plus beaux rôles. C'est bien toujours la comédienne parfaite et l'une des plus brillantes incarnations du drame moderne. Ajoutons qu'elle est dignement secondée par M. Lambert qui révèle chaque jour des qualités nouvelles, et par M. Dupré, auquel le rôle d'Apiani donne l'occasion de dérouler toutes ses sombres intrigues. — *Le Cœur et la Dot*, dont la seconde représentation a eu lieu lundi, nous oblige à répéter ce que nous disions la semaine dernière à l'adresse de MM. Ménéhant, Dorsay, Franck, M^{mes} Gravière, Billault et Léopoldine : il y a peu de scènes en province qui puissent offrir une réunion aussi complète d'artistes consciencieux et habiles.

La présence de MM. Ravel, Brasseur, P. Bon-
dois, Got et Levassor empêchait le public de s'apercevoir du vide que laissait le départ de notre jeune grand premier rôle de l'an dernier, mais

voici le moment où tous ces aimables oiseaux de passage retournent à Paris, et M. Gustave Didos est venu se présenter au public pour remplir ce vide. *La Dame aux Camélias* a servi de cadre au premier début de cet artiste qui possède des qualités sérieuses sur lesquelles nous reviendrons. Disons dès aujourd'hui qu'il y a obtenu un succès de bon augure pour les épreuves qu'il lui reste encore à subir.

Hier a eu lieu, au bénéfice de Dupré, la première représentation de *Pauline*, drame de MM. E. Grangé et X. de Montépin. Cet ouvrage, où l'intérêt va toujours croissant, a fourni à M. Lambert l'occasion d'une belle création, celle du rôle du comte Horace de Beuzeval. M. Lambert a parfaitement joué ce personnage dont le caractère froid, impassible et plein de courage, ne laisse pas deviner les émotions intérieures qui l'agitent. Nous reviendrons sur ce drame où se sont fait aussi remarquer MM. Laty, Franck, Depay, Lavigne et M^{mes} Demonehy et Léopoldine.

MAXIME.

BALZAC ET UN FAUX ÉDITEUR.

Nous empruntons à une notice de M. Gustave Desnoiresterres l'anecdote suivante sur Balzac :

Balzac est de nos écrivains celui qui a été le plus lu à l'étranger, celui qui a donné de notre littérature et de notre société l'idée la plus flatteuse et la plus séduisante. Sans la Belgique, il eût réalisé des sommes folles, et il ne l'a jamais pardonné à cette ancienne province de la France.

Un jour qu'il traversait l'une des galeries du Palais-Royal, il aperçut à l'étalage d'un libraire un de ses romans contrefait par Méline, le grand criminel de la librairie belge. Le sang, à cette vue, monte au visage de l'auteur d'*Eugénie Grandet*, il donne un violent coup de poing dans la vitre.

— Monsieur, s'écrie le libraire qui s'élance aussitôt hors de sa boutique, c'est vous qui venez de casser mon carreau ?

— Je ne le nie pas.

— Monsieur, vous voulez rire.

— En ai-je l'air ?

— Enfin, monsieur, me paierez-vous mon carreau ?

— Je vous avoue qu'à moins d'y être forcé...

— Oh ! s'il ne faut que cela, monsieur...

— Et comment m'y contraindrez-vous, s'il vous plaît ?

— Eh ! monsieur, par le commissaire que j'envoie chercher sur l'heure, si vous ne me payez.

— Eh bien ! c'est cela, envoyez chercher le commissaire.

— Vous parlez sérieusement ?

— Très-sérieusement, je vous le jure.

— Alors vous serez satisfait.

Le marchand, furieux, dépêche son garçon de boutique au commissaire et se dispose à fermer la retraite au délinquant. M. de Balzac se met à sourire sans ajouter un mot et attend patiemment l'arrivée du magistrat.

On s'était amassé autour du magasin ; la foule, qui grossissait à chaque instant, faisait ses commentaires et n'était pas pour M. de Balzac, dont elle ne pouvait deviner les projets.

Enfin, un cri de satisfaction du public annonce l'approche du commissaire.

— Qu'y a-t-il ? fit celui-ci.

— Il y a que Monsieur a brisé mon carreau et qu'il ne veut pas le payer.

— Je n'ai point dit que je ne le paierais pas, répondit M. de Balzac, seulement je voulais y être forcé.

— Eh bien ! vous êtes satisfait, je suppose ?

— Sans doute, aussi je m'exécute. Combien votre carreau ?

— Six francs.

M. de Balzac tire les six francs de sa poche.

— Les voilà.

— Mais, monsieur, s'écria le commissaire, c'est donc une gageure ! Si vous avez prétendu vous moquer de moi, je vous prouverai bien que l'on ne me dérange pas impunément.

— Monsieur, croyez que si je n'avais pas eu absolument besoin de votre ministère, ce carreau eût été payé sans votre intervention, ou plutôt que ce carreau n'eût pas été cassé ; car ce n'est pas par maladresse que je l'ai brisé, c'est volontairement et avec préméditation. Je m'explique. Voyez ce livre ; c'est un roman de Balzac que M. Werdet seul a le droit d'imprimer. Lisez sur la couverture, et au lieu de son nom, vous trouverez Méline, éditeur ; M. Méline est un contrefacteur belge. Monsieur, auquel j'ai cassé un carreau, est donc lui-même en contravention pour mettre en vente des contrefaçons, et c'est une affaire dont les tribunaux décideront. Seulement, il est indispensable d'avoir les pièces du procès, et c'est pour cela que j'ai pris la liberté de vous envoyer chercher. Je m'appelle Honoré de Balzac.

A cette péroraison inattendue le libraire pâlit.

Quant à M. de Balzac, il laissa le commissaire opérer la saisie et perça gravement la foule, qui s'ouvrit respectueusement devant lui, non sans

poursuivre de ses brocards le pauvre marchand, tout ahuri d'un pareil dénouement.

L'ORPHELIN DE PETIT-BOURG.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

II.

LES AVEUX.

Le lendemain, dans la matinée, tout le monde à l'atelier travaillait en rêvant. Chacune des cinq personnes que nous connaissons semblait retenir son haleine pour ne point troubler le silence glacial de cette grande pièce. Seule la flamme du foyer pétillait joyeusement et la bouilloire commençait à chanter d'une voix aiguë sa chanson de vapeur prisonnière.

A la fin, Morriès, à qui ce long silence semblait donner sur les nerfs, se rapprocha de Romain et regardant par-dessus ses lunettes le vase qu'il peignait fièrement, lui dit d'un ton bourru :

— Comment ! tu as déjà fini ta guirlande ?

Morriès commençait à tutoyer Romain comme les deux autres dessinateurs, ses apprentis.

— Parbleu ! remarqua le malin Camille, quand on a chambre en ville et ménage à Charenton, m'est avis qu'on doit travailler comme deux.

— J'avais commencé deux heures avant lui, et je ne finirai que ce soir, ajouta Remy.

Sabine et Romain se regardèrent à la dérobée et rougirent tous les deux.

Le jeune homme avait eu besoin de ces remarques du patron pour s'apercevoir qu'en effet sa guirlande, à peine esquissée la veille, était presque terminée, bien qu'il ne fût pas encore dix heures du matin.

Il comprit...

A moins qu'une fée gracieuse ne fût venue travailler à la guirlande pendant la nuit, personne autre que Sabine n'avait dû y mettre la main.

En y regardant de plus près, il distingua même le faire habile, le cachet du pinceau de la jeune fille.

D'un autre regard à la dérobée, il la remercia cette décollaboration mystérieuse, tout en paraissant lui demander la raison de ce concours inattendu.

Sabine, embarrassée, confuse, se mit à taquiner son oiseau favori.

C'était bien elle qui, la veille dans l'après-midi, avait par distraction avancé la besogne de Romain ; elle s'y était mise par désœuvrement, en se demandant pourquoi l'heureux conscrit courait si vite à Charenton ; puis elle avait continué de

peindre en le suivant par la pensée dans ce mystérieux voyage.

Cet incident n'eut pas d'autres suites.

Pour des observateurs plus attentifs que Morriès et ses deux dessinateurs, l'amour naissant de Sabine et de Romain ne fût pas resté longtemps un secret. Ce sentiment si jeune, qui vit de mille petits riens, de regards échangés, de sourires, de bouderies mutuelles, d'attentions délicates et de préoccupations incessantes, est un de ceux qui se trahissent avec l'imprudence la plus flagrante et le plus gracieux abandon.

Mais dans l'atelier, personne ne remarqua ces symptômes. Morriès depuis des années chevauchait dans les régions dorées de l'imagination, en quête d'une opulence princière pour sa fille et pour lui ; les deux autres dessinateurs rêvaient d'un doux nid à se bâtir sous la chaude influence d'une passion naissante...

L'un et l'autre avaient même trouvé l'oiseau charmant, mais la surveillance maternelle n'avait point encore permis de prendre la cage.

Sabine et Romain étaient donc aussi solitaires qu'au fond d'un désert. Ils vivaient silencieusement dans une atmosphère radieuse, en extase devant un rêve qui leur revenait avec persistance, s'avouant un peu plus que par le passé, chacun de son côté, la nature de leurs préoccupations ; mais se cachant l'un de l'autre comme pour ne pas être devinés trop vite.

Du reste, ils étaient à cet âge où l'on aime pour aimer, où le rêve est pur comme le cœur, où la langue, inhabile aux choses de la passion, ne sait ou n'ose pas balbutier un aveu, où le moindre geste en dit mille fois plus que la parole.

C'est l'heure des félicités radieuse, de la foi robuste, des plus ardents mirages, — heure qui passe bien vite, hélas ! et qui ne sonne jamais deux fois dans la vie.

Plus tard, comme le soleil de l'été ou de l'automne, l'amour peut briller encore et illuminer le cœur de ses chauds rayons, mais ces rayons tombent sur des illusions flétries, sur des espoirs trompés, sur des ruines !

Les parfums de la jeunesse, les enivremments de l'espérance, la charmante émotion du cœur qui s'entr'ouvre, la fraîcheur de l'âme, tout a disparu !

Cependant on remarqua dans l'atelier que Romain perdait peu à peu de sa sauvagerie ; personne, il est vrai, n'était encore admis à partager les secrets de son existence, mais l'austère jeune homme savait désormais sourire, et la gaieté lui montant du cœur s'épanouissait librement sur sa noble figure.

Son front avait perdu jusqu'à la trace des rides qui s'y étaient formées jadis.

Et comme il travaillait!

Son pinceau chaque jour et à vue d'œil acquérait cette finesse, ce sentiment, cette puissance des détails qui complètent l'œuvre de la pensée; ses dessins vivaient et Morriès avait remarqué que les connaisseurs recherchaient avec empressement les créations faciles et brillantes de son jeune collaborateur.

Sabine, il faut le dire, était pour beaucoup dans ces progrès inouïs; mais, au grand étonnement de son père, le talent jeune et pur de la gracieuse artiste s'était insensiblement laissé distancer par le nouveau venu.

Il va sans dire qu'au lieu de jalouser les succès de son élève, Sabine s'en montrait fière et acceptait maintenant comme des oracles infailibles les conseils du jeune homme.

Est-ce à cette cause, est-ce à toute autre raison que Romain dut de devenir bientôt l'enfant gâté de Morriès? Nous ne savons, mais il est probable que moins bien doué du côté du talent, moins aimable, Romain n'eût pas manqué de captiver les bonnes grâces du patron. Ce que veut jeune fille, les pères le veulent, et Sabine, sans même se demander où pouvait la conduire pareille intimité, fit en sorte que le jeune artiste fût, non pas seulement l'ami de l'atelier, mais encore celui de la maison.

Si bien qu'au mois de mai, Romain fut naturellement de toutes les parties de campagne du père et de la fille.

Cela vint sans soulever l'ombre d'une remarque de la part des autres dessinateurs. Camille et Rémy passaient leur lune de miel dans le mystère et ne songeaient guère à s'occuper de ce qui se passait chez le patron.

Une chose tourmentait jusqu'à l'angoisse l'âme aimante et jalouse de la pauvre Sabine. Romain n'eut pas donné pour tous les bonheurs du monde ses sorties du dimanche avec Morriès et la jeune fille, et pourtant il n'avait point renoncé à ses mystérieux voyages à Charenton.

D'habitude il ne rentrait à Paris que vers deux heures de l'après-midi, fatigué souvent, presque toujours avec une ombre de tristesse sur la figure.

Néanmoins, l'on parlait pour la campagne et en moins d'une heure, Romain retrouvait sa belle humeur et devenait un gai compagnon... seulement il était impénétrable lorsqu'on faisait allusion à sa course du matin.

Plus d'une fois Morriès aborda de front le secret du jeune homme; plus souvent encore, Sa-

bine, avec la ruse d'une chatte ou plutôt la finesse d'une femme aimante, rôda autour du fatal mystère pour trouver un joint et y mettre l'œil, mais tout fut inutile.

Romain s'enveloppait dans son secret, comme un cadavre dans son suaire!

Et cependant qu'elles étaient longues et mortelles ces heures de la matinée du dimanche! Sabine les passait au travail ou à la lecture, mais toujours seule avec son pinceau ou son livre, afin de songer à l'absent. Puis elle se mettait à la fenêtre, fouillait la rue de son regard en peine et comptait les minutes à la pendule de l'atelier.

De soupir en soupir, d'impatience en impatience, on finissait par gagner l'heure où Romain rentrait à l'atelier. Pauvre enfant, elle ne vivait plus sans lui, elle végétait. La plante cherchait son soleil.

Une fois oubliées l'inquiétude d'une part et la fatigue de l'autre, ces soirées du dimanche avaient pour les deux jeunes gens un attrait irrésistible; on se promenait en barque sur la Seine, on s'asseyait sous les saules des îles ou bien l'on courait éperdument sous les grands arbres de Saint-Cloud ou de Versailles.

Morriès, qui n'était point amoureux, baillait bien quelquefois au souvenir des grasses fêtes qu'il faisait jadis chez les restaurateurs à gibelottes; l'amour des deux enfants, qui vivait du chant des oiseaux, du parfum des fleurs et d'un bol de lait sous la feuillée, lui imposait, sans compensation, une sobriété qui lui montait à la tête comme un jeûne prolongé outre mesure.

Mais, avant tout, il était bon père, et du moment que Sabine semblait aimer passionnément ces courses à trois, il faisait de son mieux pour dissimuler l'ennui qui lui étreignait le cœur. Puis il prit son parti en brave, et, comme un autre eût emporté sous son bras un livre aimé, qui fait trouver si bonnes les heures de solitude, il emporta, son rêve d'opulence, sa marotte de confortable, et se bâtit en pensée une multitude de châteaux en Espagne, où ne manquaient ni la volaille fine ni les meilleurs vins.

Sabine n'était pas plutôt rentrée le soir dans sa chambre qu'elle songeait à la longue et inquiétante matinée du dimanche suivant. Encore si elle avait su pourquoi Romain s'en allait à Charenton, peut-être se fût-elle résignée au voyage, mais elle n'était pas plus avancée que le premier jour, et les transes de sa jalousie devenaient intolérables.

HIPPOLYTE LANGLOIS.

(La suite au prochain numéro.)

PALAIS DE L'ALCAZAR.

La réouverture des fêtes dansantes a eu lieu dimanche dernier. Nous ne redirons pas toutes les séductions que renferme cet Eldorado, qui semble s'embellir chaque jour. Ce que nous constaterons, c'est que le succès de ses fêtes dansantes va toujours croissant, puisque dimanche dernier, malgré le charme d'une magnifique journée et les attrait d'une fête voisine, l'Alcazar était envahi de bonne heure par une foule de jolies femmes et d'élégants cavaliers.

Le répertoire, qui, comme on le sait, est choisi parmi les meilleures œuvres des compositeurs du genre, a été joué avec cette verve et ce brio qui sont particuliers à l'orchestre, et qui font régner constamment dans la salle un entrain irrésistible.

F. BOLLÉ.

MÉLANGES.

Récemment, un avocat plaidait à la cour d'assises: « Messieurs, disait l'avocat, mon client est fou et au moment où il a accompli le crime dont on l'accuse il avait le *délirium*.

Tremens, interrompit le président. Oh! répliqua l'avocat, *pas si mince* que vous le pensez. Vous entendez d'ici les éclats de rire.

Un voyageur qui se disposait à traverser le Rhône en bateau, demandait au batelier s'il ne lui était jamais arrivé de perdre quelque passager en cet endroit.

— Oh! jamais, monsieur, répondit le passeur; même que mon frère s'est noyé ici la semaine dernière, et nous l'avons retrouvé le lendemain.

X... allait se mettre à table pour déjeuner. M..., le célèbre pique-assiettes, entre chez lui au même instant.

— Eh! bonjour, cher! s'écrie X... en le voyant, voulez-vous faire comme moi?

— Volontiers, répond M..., qui prend un siège et s'installe devant la table.

— Eh! bien, cher ami, allez déjeuner chez vous; car, vous le voyez, je ne déjeune pas chez les autres, moi.

POUR TOUTES LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSIS,
Rue Mercière, 92.